

Devinettes et métaphores nahuatl : essai de comparaison

Sybille de PURY TOUMI

CNRS - URA 1026

Dans le sixième livre du *Codex de Florence*¹, oeuvre du franciscain Bernardino de Sahagún, nous trouvons trois chapitres consacrés respectivement à des "expressions (figurées) populaires" *adagios*, à des "devinettes" *çaçaniles* et à des "métaphores élégantes" *metaphoras delicadas*, recueillies de la bouche des Anciens aux lendemains de la conquête de Mexico-Tenochtitlan. Devinettes et expressions métaphoriques sont clairement distinguées par le franciscain et ses informateurs. Et pourtant les trois chapitres se suivent, ce qui prouve un lien. C'est sur ce lien, et sur cette langue, que je m'appuierai pour réouvrir, une fois de plus, le chapitre, tant de fois débattu, de la définition théorique de la métaphore.

¹ Immense compilation sur la tradition aztèque que réalisa Bernardino de Sahagún dans les dernières décennies du XVI^e siècle. Je m'appuierai ici sur le fac simile du manuscrit 218-20 de la Collection Palatine (Biblioteca Medicea Laurenciana), édité par le Gouvernement du Mexique (Mexico, 1979 : tome II, ch. 6, folio 197 recto à 204 verso) et sur la traduction et transcription qu'a données Michel Launey de certains extraits des chapitres 42 et 43 (*Introduction à la Langue et à la Littérature Aztèques*, L'Harmattan, Paris, 1980 : tome II, pp. 318-349), ainsi que sur l'édition en langue anglaise de A. J. O. Anderson et C. E. Dibble aux pages de laquelle correspondent les références des listes obtenues sur ordinateur.

Devinettes

La devinette était-elle un genre littéraire reconnu chez les Aztèques ? Dans l'oeuvre de Sahagún, elle porte un nom, **zāzanilli**² -forme qu'on peut gloser par "discours adressé à quelqu'un (**illi**³) à travers la question "qu'est-ce que cela peut bien être, ...?" **zā zan tlein on...?** J'ai longtemps cru⁴ que le mot **zāzanilli** était restreint à la désignation des seules devinettes, vu le titre du chapitre 42 du livre VI du *Codex de Florence* qui expose quelques devinettes (**cequj çaçanjlli...**), vu la formule de la devinette qui commence par **zā zan**, et d'autant plus que, ce mot, le frère Bernardino ne l'avait pas traduit mais hispanisé ("de algunos çaçaniles de los muchos que usa esa gente...") bien qu'il ait reconnu que les devinettes nahuatl étaient similaires aux devinettes espagnoles ("... que son como los cosa y cosa de nuestra lengua"). Mais l'outil informatique nous permet aujourd'hui de contrôler exhaustivement toutes les occurrences d'un mot. Marc Thouvenot, après avoir lu une première ébauche de cet article, utilisant conjointement *L'Index du Codex de Florence* de Marc Eisinger⁵ et le logiciel *TEMOA*⁶, a sortie la liste de toutes les occurrences du mot **zāzanilli** dans l'ensemble du *Codex de Florence*. Il est intéressant de remarquer que ce mot est parfois associé à **nenonotzalli**⁷. Le doublet désigne "ce que racontaient ("lo que decian") les anciens sur ceux qui allaient à la maison du soleil" et le récit de la création du la lune⁸ ; quant au doublet des deux verbes **tlatlanonotza**, **teçaçanilhuia**⁹, il est traduit par "y dicen los que cuentan fabulas o hablillas". Le mot **zāzanilli** apparaît aussi associé dans un doublet à **tlàtolli**¹⁰, avec une traduction moins critique, semble-t-il, sur la valeur de vérité des propos exprimés. Le mot **zāzanilli** désignerait donc, soit un jeu de question-réponse, soit un discours plus ou moins contestable. On remarquera enfin que, si l'art de la devinette (**zanil**) se pratique aujourd'hui encore dans certains villages reculés du Guerrero¹¹, ce n'est plus le cas des autres régions de langue nahuatl mais le

² Aussi orthographié **çaçanilli**. Je m'appuierai sur les conventions orthographiques du père Carochi (1645) reprise par Launey (*op.cit.*, tome 1 (1979) : 11 sv.). Une voyelle surmontée d'un tiret désignera ici une voyelle longue, et une voyelle accentuée (accents grave ou circonflexe) indiquera qu'elle est phonologiquement suivie d'un *saltillo*.

³ Nom à l'absolutif (**-li**), formé à partir de la racine **il-**, qui a donné naissance à la forme bitransitive, **ilhuia** "s'adresser à quelqu'un en lui disant quelque chose", dont on reparlera plus bas.

⁴ Cf. S. Toumi, "mentir en nahuatl", *Amerindia* 13, Paris, 1988.

⁵ Marc Eisinger, *L'Index du Codex de Florence*, SUP-INFOR, Paris (en préparation).

⁶ Marc Thouvenot, *TEMOA 2.1*, SUP-INFOR, Paris, 1992.

⁷ *Codex de Florence* VI, 29 et 162.

⁸ *CF* VII, 8 et 59.

⁹ *CF* VII, 7.

¹⁰ *CF* I,84 ; VI, 29 et 162.

¹¹ D. Dehouve, communication personnelle.

mot **zanil** n'a pas disparu et y désigne les contes populaires alors que **tlàtoll** désigne la langue.

Que tirer de ces informations ? Les doublets sont séparés graphiquement par une virgule qui ne nous offre pas de renseignement sur la relation à inférer. Il semble qu'il faille interpréter **zāzanilli**, **nenonotzalli** comme un couple de synonymes où le deuxième mot renforce la valeur d'adresse du premier ("dire à quelqu'un (**ilhuia**), c.-à-d. se concerter avec lui (**nonotza**")), alors que **zāzanilli**, **tlàtoll** renverrait à une opération de saisie sémantique globale de deux concepts différents, opération propre aux métaphores élégantes du nahuatl ("dire à quelqu'un (**ilhuia**), et aussi, déclarer (**ïtoa**"))¹². Cette analyse, qui s'appuie sur la morphologie des deux verbes¹³, permet de considérer que **zāzanilli** introduit un discours, construit par le locuteur et réfutable par l'interlocuteur, alors que **tlàtoll** correspond à une parole sans répondant, contrainte culturellement et linguistiquement¹⁴.

Qu'est-ce qu'une devinette ? C'est demander à l'interlocuteur de trouver quel est le mot dont le référent peut être associé analogiquement à un autre référent décrit dans un énoncé -par exemple, (1) **zā zan tlein on, tezcatzintli axoyacalèticâ <---> tixtelolô** "qu'est-ce que cela peut bien être, un petit miroir au milieu d'un enclos de branches de pin <---> l'oeil". La correspondance doit donc s'établir entre un mot et sa glose. Mais, dans ce dictionnaire hermétique, la glose décrit une autre référence que celle du mot à deviner. La devinette ne peut fonctionner que si l'énoncé sous-jacent -*l'oeil est comme un petit miroir au milieu d'un enclos de branches de pin*- présuppose une négation -*l'oeil n'est pas un petit miroir au milieu d'un enclos de branches de pin*. Il y a donc deux réalités auxquelles on se réfère, l'une décrite et l'autre dénommée, et une relation de ressemblance est posée par le discours entre les deux référents -le mot "ressemblance" doit ici être compris dans son acception figurative.

Il ressort de cette mise en analogie de deux réalités que toute personne connaissant le milieu évoqué dans la devinette doit pouvoir la résoudre, et donc que, à partir du moment où l'on traduira la glose à une personne qui a une

¹² Cf. Launey, 1986, cité à la fin de cet article.

¹³ **ilhuia** introduit obligatoirement un actant bénéficiaire, l'interlocuteur, alors que **ïtoa** l'interdit (Cf. Toumi, 1988 : op.cit.)

¹⁴ La différence que je souligne entre un discours d'adresse (**ilhuia**) et une parole déclarative (**tlàtoa**) semble s'exprimer dans les glyphes, où **ïtoa** est représenté par une volute et **ilhuia** (qui sert d'expression phonique pour la forme **ilhuitl** "année") est représenté par deux volutes en face à face et inversées symétriquement. M. Thouvenot, communication personnelle.

connaissance suffisante du milieu, celle-ci sera capable d'inférer la réponse dans sa propre langue. Tel fut le cas d'étudiants en linguistique¹⁵ auxquels je présentai ces devinettes. Ils trouvèrent sans trop de difficulté la réponse de (2) **zā zan tlein on, tetzahuilamâ tlállan tlacuàcua ? Tozan** "qu'est-ce que cela peut bien être, une vieille monstrueuse qui grignote sous terre?"¹⁶, et, après avoir compris que la désignation d'une partie du corps était souvent associée à une description de la nature¹⁷, ce fut aussi le cas pour, par exemple, (3) **zā zan tlein on, tepētlamimilōlli ìitic āmeya ? Toyac** "qu'est-ce que cela peut bien être, une éminence ronde où il y a des sources?"¹⁸. Mais cette épreuve est trop anecdotique pour avoir valeur de test. C'est donc sur ma seule intuition que je me baserai pour prétendre qu'il peut y avoir échec à trouver l'énigme dans les cas où

- la glose ne caractérise pas assez spécifiquement la réalité à découvrir :

(4) **zā zan tlein on, huipiltitich ?** "qu'est ce que ça peut bien être, qui a le huipil ("chemise") très serré ?"¹⁹,

- on n'a pas l'expérience de la réalité évoquée,

qu'il s'agissent d'une activité tombée dans l'oubli en Europe :

(5) **zā zan tlein on, zan cemilhuitl otzti ?** "qu'est ce que ça peut bien être, qui a une grossesse d'un jour?"²⁰,

ou d'une réalité étrangère à notre monde,

qu'elle appartienne au domaine de l'environnement naturel :

(6) **zā zan tlein on, tlapaltepitzactli ayohuî tēcua ?** "qu'est ce que ça peut bien être, rouge et mince, qui mord sans crier gare?"²¹,

ou qu'elle soit manufacturée : (7) **zā zan tlein on, zacatzonteilamâ tēquiyāhuac moquēquetza ?** "qu'est ce que ça peut bien être, une vieille aux cheveux de paille, dressée devant chez les gens ?"²²,

- il manque les connaissances culturelles nécessaires : (8) **zā zan tlein on, cuātzocoltzin mictlān ommati ?** "qu'est ce que ça peut bien être, une jarre à

¹⁵ Université Paris VIII (Saint-Denis), 1991.

¹⁶ Réponse : "la taupe".

¹⁷ Cf. devinette 1.

¹⁸ Réponse : "le nez".

¹⁹ Réponse : **Tomatl** "la tomate".

²⁰ Réponse : **Malacatl** "le fuseau". Cet exemple peut aussi être traité à partir d'une représentation culturelle, puisque les représentations pictographiques aztèques de la déesse de l'amour lui donnent comme attribut un fuseau planté dans sa chevelure ou tenu à la main.

²¹ Réponse : **āzcatl** "la fourmi".

²² Réponse : **Cuezcomatl** "le cuezcomate (grenier à maïs, sorte de très grande jarre d'argile, recouverte d'un toit de paille et dressée dans la cour des maisons)".

ances qui sait aller au royaume des morts ?"²³ (dans la tradition, le royaume des morts est dit se trouver de l'autre côté des eaux), ou encore, (9) **zā zan tlein on, òtlica tēcuàtica ?** "qu'est ce que ça peut bien être, qui reste sur le chemin à mordre les gens ?"²⁴ (dans la tradition, il est dit que "autrefois" les pierres étaient vivantes et dévoraient les hommes).

Une fois que les prémisses ont été fournies, on peut considérer les inférences comme parfaitement admissibles. La glose de la devinette décrit, en effet, une image qu'il faut réussir à *voir* afin de l'associer au référent du mot à trouver. Et c'est bien le verbe "voir" **itta** qui est employé dans la formule consacrée **Acâ quittaz tozāzaniltzin** "A qui verra notre devinette"²⁵. L'argumentation mise en oeuvre s'appuie donc sur les références des mots, même si, parfois, elles n'existent qu'en représentation dans la tradition orale.

Il est donc tout à fait normal qu'on puisse créer une devinette à partir d'un mot récemment emprunté à une autre langue et désignant une réalité nouvelle. C'est ce que firent les Nahuas lorsque, sur le modèle (10) **zā zan tlein on, nipa niyāuh, nipa xiyāuh, òmpa tontonāmiqizquē ? Maxtlatl** "qu'est-ce que cela peut bien être : je m'en vais par là, tu t'en vas par là, nous nous rencontrerons là-bas ? Le pagne", ils créèrent au lendemain de la conquête (11) **zā zan tlein on, ēxcāmpa ticalaquî, zan cecni tiqizâ ? Ca tocamisa** ("chemise", en espagnol) "qu'est-ce que cela peut bien être : nous entrons par trois côtés, nous sortons par un seul ? La chemise".

Métaphores

La production d'une métaphore est-elle comparable à celle d'une devinette ? Telle est la question qu'on envisagera maintenant. Il est courant, depuis Aristote, de faire de la métaphore un mot qui échappe à la banalité, qui est contre l'usage courant. On la rapproche ainsi des néologismes et des emprunts. De cette idée d'écart est née la théorie de la substitution métaphorique. Si, en effet, la métaphore est bien un écart par rapport à l'usage courant, cela implique qu'une même réalité puisse être dénommée de façon commune, banale (sens propre), mais aussi d'une façon étrange, hors du commun (sens figuré), donnant lieu à une forme "étrange" qui serait substituée à la dénomination

²³ Réponse : **Acâ quittaz tozāzaniltzin, tlacâ nēn āpilolli, ic ātlacuīhua** "A qui verra notre devinette, ce ne peut être que la cruche avec laquelle on prend l'eau".

²⁴ Réponse : **Ca titotecuīniâ tetl** "c'est la pierre (du chemin) sur laquelle nous trébuchons".

²⁵ Cf. note 23.

commune. Le sens commun est alors assimilé à un sens premier/général, et le sens figuré à un sens second/particulier. De ce sens dit "second", on tire l'idée qu'il porte une donnée "en plus", considérée généralement comme esthétique. Le sens second est dit "figuré", c'est à dire, à la fois élaboré (figure du discours) et porteur d'une image (figure).

Une telle interprétation s'appuie sur une analyse purement lexicale, sans tenir compte du contexte d'apparition des mots : mot commun et métaphore s'opposeraient dans le lexique par leur mode d'accès à la référence, celle-ci étant *désignée* dans le mot de sens "propre" et *symbolisée* grâce à une analogie dans le mot de sens "figuré". Auquel cas, faire des énigmes, ce serait parler par métaphores : la devinette consisterait en un développement discursif de l'image métaphorique.

Prenons un exemple. Les chapitres du *Codex de Florence* relatifs aux rites de la grossesse et de l'accouchement utilisent à plusieurs reprises la métaphore de la goutte d'eau **-ātzintli**, littéralement "petite eau" donc "goutte d'eau"- pour désigner l'enfant à naître : "Notre Seigneur va-t-il accomplir le miracle, la merveille (de la naissance) ? [...] (Cet enfant) sera-t-il notre fardeau, notre récompense, le regarderons-nous dans les yeux ? Ou (Notre Seigneur) fera-t-il disparaître (**commopolhuiz**) toute la précieuse goutte (**ātzintli**), peut-être ne verra-t-elle pas le jour, peut-être ne viendra-t-elle pas sur terre ?"²⁶. Ici encore, M. Thouvenot a fait un relevé systématique sur ordinateur de toutes les occurrences du mot **ātzintli**, dans *L'Index du Codex de Florence*. On trouve quelques emplois non métaphoriques du mot, **iatzin**²⁷ ou **atzintli**²⁸, qui, généralement associés à **tlaqualtzintli** "nourriture", désignent l'eau à boire. On trouve aussi **ātzintli**²⁹, comme forme réduite d'une autre métaphore, en doublet, désignant la ville **atzintli**, **tepetzintli**. Dans les autres cas, **ātzintli** désigne le fœtus à un stade de développement déjà avancé³⁰, le plus souvent dans un contexte qui évoque la naissance prochaine, et l'angoisse de l'accouchement et

²⁶ *ibid.*, 86 : **Cuix nozo īxquichtzin commopolhuīz in ātzintli, cuix àmo quimottilīz in tlanēxtli, cuix àmo tlālticpac quīzaquiuh ?**

²⁷ Je reproduis les mots tels qu'ils sont écrits dans le *Codex de Florence*, c'est à dire sans les longueurs vocaliques. *CF* VI, 202 et 217.

²⁸ VI, 8 et 196.

²⁹ *CF* VI, 9 ; ou, sous la forme possessive **matzin** : *CF* VI 2, 3, 23, 42 ...

³⁰ Il est probable que la métaphore s'applique au fœtus déjà bien formé, vers quatre mois environ, car **chipinpiltzintli** (VI, 152) désigne l'embryon de quatre mois, encore que le verbe **chipini** "dégoutter (tomber par gouttes)" soit interprété par Launey par "concevoir (un enfant)" : **in icuāc chipīni [...]** **piltzintli** "quand l'enfant est conçu (tombe comme une goutte)" (Launey, *op. cit.*, tome II : 70).

d'une possible disparition (**commopolhuiz**) de l'enfant. Au livre X, à la définition de **conetl** "bébé (dans ce contexte)", on trouve la suite **chichiltzintli atzintli anoço hititl** "enfant au sein, goutte d'eau, ou (enfant dans le) ventre".

Cette métaphore ne se laisse pas saisir facilement pour qui n'est pas de culture nahuatl. Est-ce parce qu'elle renvoie à une tradition orale, à une représentation culturelle, à un imaginaire qui nous sont étrangers ? Aucun des textes classiques ne présente la pluie comme étant à l'origine de la naissance d'un enfant, mais la tradition de Tlaloc associe la pluie à la végétation luxuriante, et partant, à la vie sur terre. Il est donc possible que la métaphore de la goutte d'eau trouve sa source dans la représentation culturelle, qui en fournirait "l'image". Selon cette interprétation, c'est la référence culturelle de **ātzintli** qui nous fournirait la clé de la métaphore : l'enfant à naître serait associé à l'image d'une goutte de pluie apportant la vie sur terre.

Une telle interprétation nous ramène au discours du groupe. Or, la métaphore, dite "étrange", est généralement traitée comme une création individuelle. Elle naîtrait du regard du poète ou du philosophe (hors du commun) qui aurait aperçu le semblable là où personne (commun) ne l'avait vu auparavant. La *mimesis* étant considérée une activité conceptuelle, elle donnerait lieu à des rapprochements de types figuratif ou non figuratif, c'est à dire plus ou moins abstraits. La devinette serait-elle iconique, elle peindrait deux images similaires dans leur forme, et la métaphore, symbolique, re-présenterait la forme grâce à une abstraction de l'image ?

Si on interprète la métaphore de la goutte d'eau comme relevant d'une représentation imagée, cela suppose un rapprochement analogique entre le fœtus et la goutte d'eau, rapprochement inférable par n'importe quel être humain doué de sensibilité et d'imagination, quelle que soit la culture à laquelle il appartient : un fœtus aurait physiquement la forme d'une goutte d'eau lorsqu'il est dans la poche placentaire. Cette analogie serait donc faite entre les formes des référents dans la "réalité" (le fœtus et la goutte d'eau), et non au niveau de la langue, dont le seul rôle serait d'utiliser le mot pour "peindre" la réalité ainsi symbolisée. Cette analyse reçoit l'adhésion la plus courante, et pourtant, elle ne me convainc pas. Dans cet exemple précis, elle n'est pas adéquate pour expliquer pourquoi l'enfant au sein se soumet aussi à la métaphore de la goutte d'eau. Comment expliquer, surtout, que toutes les cultures ne donnent pas naissance aux mêmes métaphores ? La métaphore, il me semble, se laisse difficilement

réduire à la seule faculté de symbolisation. Auquel cas, devinettes et métaphores doivent être distinguées.

Prenons le point de vue inverse et supposons que la devinette consiste en un développement discursif de la métaphore. Il devrait être alors possible de développer toute métaphore en devinette. Soit, pour l'exemple cité : **Zā zan tlein on, ātzintli ? Piltzintli** "Qu'est-ce que ce peut bien être, une goutte d'eau ? Un petit enfant". Or, une telle devinette n'est pas attestée, et un tel développement n'est pas envisageable, car :

1) Il n'est pas justifiable de traiter la métaphore comme une comparaison abrégée **-ātzintli**, métaphore, serait interprété par "*comme* une goutte d'eau"-, comparaison qui fonde, par contre, la devinette. En effet, il est tout à fait possible d'élargir la glose de la devinette afin d'en préciser la description --par exemple (devinette 2), *qu'est-ce que ce peut bien être, une petite vieille, monstrueuse,... aveugle, velue, fouineuse, qui grignote sous terre ?--*, auquel cas elle perdra un peu de son caractère énigmatique mais restera pertinente. Mais une telle opération n'est jamais possible sur la métaphore. Imaginons la même transformation sur un des exemples donné par Searle³¹, "Sophie est un glaçon" : *cette femme est un glaçon, qui fond au soleil*, ou *cette femme est un glaçon, transparent*. La métaphore est devenue incompréhensible, et, en outre, incohérente, par exemple, si elle est associée à *cette femme est fondante* ou à *cette femme est transparente (elle ne cache pas ses sentiments)*.

On voit, par ces exemples, que le mot de sens figuré change en "extension" (**ātzintli** désigne ici un être humain), et aussi en "compréhension" (**ātzintli** perd ici ses propriétés intensionnelles, le mot n'implique pas la "liquidité", la "transparence"...). On pourrait aussi dire, dans le cadre d'une analyse non plus logique mais sémiologique, que l'emploi figuré provoque une focalisation (ou encore, une réduction sélective) sur un des sèmes du mot de sens propre. Je prétends que, dans l'expression **ātzintli**, c'est le seul sème "tomber (comme une goutte)" qui est retenu dans l'emploi figuré. Et, qu'il y a cohérence de la langue sur ce point : **chipīni** "tomber en goutte" désigne l'évolution du fœtus après quatre mois, la racine du verbe **piloa** "accrocher, faire pendre" se retrouve dans le nom **pilli** "enfant". On voit que l'enfant à naître n'est pas *comme* une goutte (transparente, ronde, liquide, ...) mais seulement qu'il *est* une goutte *qui tombe*. Il

³¹ John R. Searle, *Sens et expression*, Ed. de Minuit, 1982 : ch. 4. "La métaphore".

semble donc qu'il vaille mieux définir la relation entre mots communs et mots figurés en termes d'implication qu'en termes d'équivalence.

2) Il n'est pas justifiable de poser une relation autre que l'*opposition* ("valeur", au sens saussurien du terme) lorsqu'on se place à l'intérieur du système lexical. Or, une relation de comparaison ou d'identité n'est envisageable que dans le cadre de l'énoncé. L'énoncé *l'enfant est une goutte d'eau qui tombe*, supposé sous-jacent à la métaphore, est-il concevable ? Oui, mais **ātzintli** doit alors être traité comme un prédicat :

- - la relation prédicative n'est pas d'identité (à supposer qu'une telle relation existe en langue), auquel cas la devinette introduirait un énoncé tautologique du type *qu'est-ce que ce peut bien être, un petit enfant ? Un petit enfant.*
- - la relation prédicative n'est pas de comparaison, on vient de le voir.
- - l'énoncé sous-jacent *l'enfant est une goutte d'eau qui tombe* ne peut pas être employé en réponse à la question *l'enfant est-il une goutte d'eau ?* mais bien en réponse à la question *peut-on dire de l'enfant qu'il est une goutte d'eau ?*. L'emploi métaphorique est donc le résultat d'une prédication de type attributif.

On en a un exemple si on compare la métaphore (12) **tzopelīc, āhuiyac** "savoureux, odoriférant" (littéralement), qui s'employait, selon Sahagún, "à propos d'une cité où règne la prospérité et le bonheur", à la métaphore (13) **ātzopelīc, āāhuiyac** (qui en est la forme négative ; littéralement "sans saveur, ni odeur") qui s'employait "à propos de celui qui est ingrat : par exemple, à un homme du peuple qui est poursuivi, on disait : va-t-en, quitte la cité, tu n'y trouves ni saveur, ni odeur (**ca ātzopelīc, ca āāhuiyac**, littéralement "c'est sans saveur, ni odeur")". La forme négative montre bien la dimension prédicative de la métaphore **ca ātzopelīc, ca āāhuiyac** ne signifie pas "la cité est sans saveur ni odeur" mais bien "la cité est dite (de façon ingrate) sans saveur ni odeur". La métaphore peut être alors rapprochée des devinettes (plus rares) du type (14) **zā zan tlein on, ilhuicac ommāpilòtoc ? Huiztli** "qu'est ce que ça peut bien être, elles pointent le doigt vers le ciel ? Les épines du (cactus) maguey", devinettes qui font intervenir une prédication.

Si on la considère comme une prédication (c'est à dire qu'on abandonne un point de vue exclusivement lexical), la métaphore doit alors s'analyser en tenant compte du contexte où elle est produite, c'est à dire du sujet dont elle est le prédicat, et aussi des circonstances de l'interlocution. Ce contexte est

généralement donné dans les gloses explicatives des métaphores du *Codex de Florence*, grâce aux tournures **ītechpa / īpan mītoa...** "se dit à propos de / sur celui qui..." -par exemple, (15) **tēncuahuitl...** "lèvres de bois : se dit de celui qui (**ītechpa mītoa**) est très fort en gueule, à qui l'on ne peut pas en remontrer, sur qui l'on ne peut pas surenchérir"- ou à la tournure **īcuāc mītoa...** "se dit quand..." -par exemple, (16) **nitlācòcoloa, titlācòcoloa...** : "je tortille, tu tortilles : se dit quand (**īcuāc mītoa**) je tiens un discours qui n'est pas franc..."-.

Dans certains cas, plus rares, le contexte de la métaphore n'est pas donné et il n'y a qu'une sorte de "traduction" : **quītōznequi** "cela veut dire" (littéralement). Nous avons alors le plus souvent affaire à un énoncé complet qui introduit tout à la fois la métaphore et son contexte, interprété par un énoncé en espagnol -(17) **ca nāuh, ca notlacual...** : "c'est mon eau, ma nourriture. Cela signifie c'est mon bien, ma possession", (18) **motzontlan, mocuātlan nitlapāchoa...** : "je couvre tes cheveux, ta tête..Cela signifie si je te donne ces conseils, c'est que je prends soin de ta réputation..."-, ou encore, à une métaphore très connue (qu'on retrouvera tout au long du *Codex de Florence*), dont le sujet de la prédication et le contexte d'interlocution sont implicites - (19) **cuitlapalli, in àtlapalli...** : "queue, aile. Cela signifie homme du peuple ; c'est ainsi qu'on appelait les gens du peuple, *la queue et les ailes*"-.

Une métaphore ne peut donc être comprise hors des contextes de son apparition, c'est à dire, à la fois de la classe des locuteurs possibles, des conditions de l'interlocution, mais aussi, des conditions syntaxiques de sa production. Parmi les exemples du *Codex de Florence*, il y a un grand nombre d'énoncés métaphoriques dont on peut penser qu'ils sont figés, et qu'on n'analysera pas ici. Mais, si l'on se penche sur les tournures nominales, on voit que, dans la plupart des cas, le franciscain ne se borne pas à décrire la référence du sujet de la prédication métaphorique -comme, par exemple, (20) **īxpetz** "yeux brillants" : "se dit de celui qui réfléchit bien à la façon de pouvoir rechercher, de pouvoir trouver ce dont il a besoin, ou encore qui voit clair dans ce qu'il y a de difficile dans les énigmes"-, mais qu'il prend généralement soin de nous fournir un ou deux contextes syntaxiques qu'on considèrera comme typiques de l'emploi de cette métaphore. Ainsi, il précise d'abord que (21) **īntlīl, īntlapal in huēhuetquē** "l'encre noire et l'encre rouge des anciens" (littéralement) est une expression qui s'utilise à propos de l'ancien mode de vie, des anciennes coutumes ; puis il ajoute : "on disait : puissent ne pas disparaître l'encre noire et l'encre rouge des anciens, ou encore, pourquoi détruisez-vous le mode de vie, l'encre noire et l'encre rouge de nos ancêtres, des anciens?". Pour que nous

puissions comprendre la dimension de l'image figurée, Sahagún est donc contraint à nous donner des exemples de son emploi.

Si l'on se rapporte au dictionnaire de Molina³², on s'aperçoit que c'est l'expression **tlīlli, tlapalli** qui est métaphorique, **huēhuetquē** faisant partie du contexte : **tlīlli, tlapalli nictlālia** "donner le bon exemple" (littéralement "poser³³ l'encre noire et l'encre rouge"). Sahagún associe souvent la tournure métaphorique au contexte de sa production, ce qui montre combien les deux sont liés. Un contexte précis est donc indispensable à la production d'une métaphore, formant ainsi un énoncé où certains mots sont employés métaphoriquement et d'autres non. C'est en appui sur ce contexte que la métaphore *crée* l'analogie. Il devient alors impossible de dire qu'elle *formule* une analogie *existant dans la réalité* et rarement perçue et, partant, que la devinette soit un développement de la métaphore. La devinette produit, en effet, un énoncé général, hors contextualisation : tout homme à travers le monde peut dire de toutes les taupes, et dans n'importe quelles conditions d'interlocution, qu'elles sont *comme* "une petite vieille qui grignote sous terre". Seul un Nahuatl peut utiliser la métaphore de la goutte d'eau pour désigner l'enfant qui tombe de l'au-delà (on dit aujourd'hui à Xalitla, Guerrero, **uahla de Dios** "(l'enfant) qui vient de Dieu"), et cela, dans les jours qui précèdent ou qui suivent sa naissance, c'est à dire tant qu'il n'a pas subi les rituels qui le feront passer du statut de goutte d'eau qui tombe, c'est à dire d'être non encore humain, à celui d'être humain selon la tradition nahuatl.

On a vu que la métaphore provoquait une focalisation sémique (**ātzintli** "goutte d'eau qui tombe"), ou encore, qu'elle n'avait pas les mêmes propriétés intensionnelles que le nom commun (**ātzintli** "goutte d'eau qui tombe" (*transparente, liquide, ronde...)). Ceci permet de comprendre que le mot de sens figuré puisse posséder et, en même temps, ne pas posséder les propriétés extensionnelles et intensionnelles du mot de sens propre. La métaphore "goutte d'eau (se dit de l'enfant à naître)" présuppose donc contradictoirement *l'enfant est une goutte d'eau* et *l'enfant n'est pas une goutte d'eau*. C'est, semble-t-il, au noeud de cette présupposition contradictoire que naît le concept nouveau, c'est là qu'elle diffère de la devinette (dont le présupposé est obligatoirement négatif) et

³² Fray Alonso de Molina, *Vocabulario en lengua castellana y mexicana, y mexicana y castellana*, [1571], ed. fac simile, Porrúa, Mexico, 1970.

³³ **tlalia** est un verbe d'une très large extension (type "faire", en français), qui n'introduit pas à proprement parler un sens mais plutôt un contexte verbal.

que la traduction en devient difficile, laissant place à des gloses qui, si longues soient-elles, ne peuvent en rendre compte.

C'est pourquoi on peut dire que la métaphore *crée* un concept nouveau. Elle permet d'extraire une des propriétés intensionnelles du mot de sens propre, en jouant sur le double présupposé. Cette propriété intensionnelle n'est pas "évidente", donnée dans la nature, elle appartient à la langue. Les auteurs du *Codex de Florence* en sont conscients puisque, dans l'introduction du chapitre 43, ils disent que les métaphores sont des paroles "difficiles" **ohuî**, qui nécessitent d'être "expliquées" **imelahuaca** et "clarifiées" **icaquiztica**. C'est pourquoi, même si, à première vue, on a l'impression qu'elle est "naturelle", il faut passer par la langue pour comprendre la métaphore (22) **īxcuahuitl** "face de bois : se dit de celui qui est sans vergogne, qui n'a de considération pour personne", tout aussi bien que pour comprendre la métaphore (23) **īxnex** "face de cendre", qui désigne "celui qui s'est mal conduit (...) et s'imagine que personne n'est au courant, alors que tout le monde l'est", métaphore qui peut paraître "peu naturelle" et demande qu'on connaisse les propriétés intensionnelles de **nextli** "cendre", en nahuatl, afin d'en extraire celle qui nous conduira au sens figuré. On peut aussi penser que la métaphore **ātzintli** "goutte d'eau", qui s'applique à l'enfant à naître, est naturelle, que tout un chacun peut la reconnaître -et même la produire- quelle que soit sa culture et sa langue. Mais, si plaisir il y a à l'évocation de cette métaphore, il ne peut être que de type connotatif. Le sens de cette métaphore traverse la langue, et le discours traditionnel du groupe, par l'extraction du sème de chute.

Celui qui est de langue maternelle nahuatl pourra, sans se tromper, intervenir sur la forme de l'expression métaphorique, la développer dans un discours. On trouve, par exemple, la métaphore présentée par Sahagún sous la forme (24) **in ōtitōchtiyac, in ōtimazātiyac** "toi qui es devenu lapin, qui es devenu cerf" (littéralement), qui désignait celui qui se conduisait mal envers père et mère, développée dans le **huēhuetlātōlli**³⁴ recueilli par le frère Andrés de Olmos³⁵ à propos de l'enfant qui se conduit mal, qui est hostile envers ses supérieurs : "celui-là n'étendra plus la main où il doit l'étendre, ne tombera plus où il doit tomber (...). Car personne n'a fait de lui un lapin, un cerf (**ayāc ōquitōchtīlī, ōquimazātīlī**), c'est lui-même qui se l'est fait (...) et c'est de son

³⁴ Littéralement, "parole des anciens".

³⁵ Edité par R. Siméon en appendice à la *Grammaire de la langue nahuatl*, Paris, 1875. Publié dans Launey, 1980.

propre mouvement que (...) il s'est fait des pieds et des bois de cerf, qu'il est devenu lapin, qu'il est devenu cerf, qu'il a rencontré le chemin du lapin et du cerf".

Il faut, pour terminer, envisager le fait que les métaphores nahuatl dites "élégantes" se distinguent des métaphores dites "populaires" par une structure en doublet : (12) **tzopelīc, āhuiyac**, (13) **àtzopelīc, àāhuiyac**, (17) **ca nāuh, ca notlacual**, (18) **motzontlan, mocuātlan nitlapāchoa**, (19) **cuitlapalli, in àtlapalli**, (21) **īntlīl, īntlapal...** Deux cas de figure sont aisément repérables :

- - les deux mots sont dans une quasi synonymie que la conjonction renforce : (22) **iztlactli, tēncualactli...** "salive, bave : cette expression signifie le mensonge³⁶, la contrevérité"³⁷. Autre exemple : (23) **tōptli, petlacalli...** "coffre, malle d'osier : cette expression se disait de celui qui savait garder un secret, une confidence, ou qui, s'il se passait devant lui quelque chose de mal, ne le dévoilait à personne"³⁸.
- - les deux mots s'opposent par leur valeur à l'intérieur d'une classe ; leur conjonction permet d'extraire un sème commun qui les réunit face aux autres unités de la classe : (24) **tēīx, tēnacaz...** "yeux, oreilles d'un autre : cette expression se disait d'un émissaire royal qui allait quelque part pour y laisser un message royal"³⁹.

Les figures en doublet peuvent être filées : (25) **tētzon, tēizti, tēhuitzyo, tēàhuayo, tētentzon, tēixcuāmōl, tētzicuēuhca, tētlapānca...** "cheveux, ongles, épine, piquant, barbe, sourcil, rejeton, fragment d'un autre : cela signifie : celui qui est né dans une lignée royale, dans la noblesse".

On peut aussi penser, en suivant Launey (1986 : p. 1373) que "les couples sont le plus souvent compris de façon générique, et renvoient plutôt à un concept qu'à une entité particulière [...]. La distance introduite par la métaphore ou la métonymie rompt la relation d'appartenance à la classe : au lieu de 'être un...', on a 'être comme...'. Le couplage prédicatif est probablement une pièce maîtresse de cette démarche : par la contradiction qu'il y aurait à appartenir à deux classes différentes, on laisse place au seul concept, en même temps que ce dernier n'est atteint que par le rapprochement des deux symboles".

³⁶ La métaphore s'est figée dans la langue et la seule forme proposée pour "mensonge" est **iztlacatiliztli**, littéralement "la production de salive".

³⁷ Si la glose introduit deux traductions, c'est vraisemblablement pour une raison stylistique, car de la conjonction des deux mots ne naît qu'un seul sens.

³⁸ Cf. aussi 12, 13.

³⁹ Cf. aussi 17, 18, 19, 21, 24.

On peut dire, pour conclure, que la métaphore ne doit pas être comprise comme la réduction formelle d'un énoncé analogique (*comme*) mais bien comme une prédication inhabituelle (*être /ne pas être*), créatrice d'un concept nouveau. Il reste cependant à savoir d'où vient cette contrainte qui l'empêche de n'être qu'une figure de style, oeuvre d'un locuteur particulier, et qui l'oblige à s'intégrer dans le stock lexical spécifique à une langue donnée et à tous ses locuteurs. Il semble que la réduction sélective sur l'intension du mot soit le résultat d'une opération de langue et qu'elle ne soit pas due à la mise en oeuvre du discours. Le débat à ce sujet est, donc, loin d'être clos.

Références bibliographiques

CAROCHI, Horacio

1983 *Arte de la lengua mexicana*. Fac simile de l'édition de 1645, UNAM, México.

EISINGER, Marc

(en préparation) *L'Index du Codex de Florence*, SUP-INFOR, Paris.

LAUNEY, Michel

1979-1980 *Introduction à la Langue et à la Littérature Aztèques* (2 tomes), L'Harmattan, Paris

1986 *Catégories et opérations dans la grammaire nahuatl*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université Paris IV, Paris.

MOLINA, Fray Alonso de

1970 *Vocabulario en lengua castellana y mexicana, y mexicana y castellana*. Fac simile de l'édition de 1571, Porrúa, México.

OLMOS, André de

1875 *Grammaire de la Langue Nahuatl ou Mexicaine* composée en 1547. Publié par R. Siméon, Imprimerie Nationale, Paris.

RICOEUR, Paul

1975 *La métaphore vive*. Le Seuil, Paris.

SAHAGUN, Fray Bernardino de

1950-1982 *Florentine Codex* (12 vols.). Trad. anglaise de Artur J. O. Anderson et Charles E. Dibble, University of Utah, Santa Fe, USA.

1979 *Códice Florentino* (3 vols.). Fac simile du manuscrit 218-20 de la Collection Palatine (Biblioteca Medicea Laureniana), édité par le Gouvernement du Mexique, México.

SEARLE, John R.

1982 *Sens et expression*. Ed. de Minuit, Paris.

SIMEON, Rémi. Voir Olmos

THOUVENOT, Marc.

1992 *TEMOA 2.1*. SUP-INFOR, Paris. (ISBN 2-908782-08-1)

TOUMI, Sybille

1988 "Mentir en nahuatl", *Amerindia 13* : 205-219. A.E.A., Paris.